

【研究論文】

L'écriture migrante dans *La Québécoite* de Régine Robin

レジヌ・ロバンの『ラ・ケベコワット』
における移住者のエクリチュール

LEE Jisoon

イ・ジスン

Summary

Since the 1980s, migrant authors in Quebec have won a new position in Quebec literature. They use a style that goes beyond the traditional concept of literature and share common themes and characteristics like fragmentation, hybridism, wandering, and exile. Régine Robin is a Polish Jew born in Paris in 1939, who immigrated to Quebec in 1977. She is a writer as well as a historian, a sociologist and a linguist. Her *La Québécoite*, published in 1983 is presented as a model of immigrant literature, particularly original and distinctive. This paper will focus on the theme of the novel *La Québécoite* and the characteristics of Robin's writing.

The narrator is, just like the author, a Polish Jew migrant woman born in Paris and who subsequently moved to Quebec. In the story, the narrator expresses her painful memories of the past and the difficult adaptation in Quebec through three stories (récits). She sees herself as 'the Other' experiencing fragmentation of identity and feeling of alterity (otherness). Thus Montreal, where she lives and feels displaced, becomes a no man's land. Moreover, the narrator, who fundamentally identifies herself as Jewish keeps raising questions about history and the Shoah, is never free from personal and shared memories. The title *La Québécoite* indicates, therefore, a migrant woman who lost her language (ability to speak) and is 'the Other' as well as a marginal person who cannot ever become a 'Quebecois' (Quebecker).

The author renders these experiences in a postmodern style of writing. In other words, this post-genre novel shows us a writing which is neither chronological nor

logical, and has no fixed place, like a patchwork of discontinuities, contradictions and uncertainties. It is eventually for the writer who cannot belong anywhere to redefine her own fragmented identity through a verbal experiment in a world made of languages.

Mots-clés : Régine Robin, *La Québécoise*, écriture migrante, altérité, Montréal

Keywords : Régine Robin, *La Québécoise*, Immigrant literature, alterity, Montreal

Introduction

Le concept d'écriture migrante ou de littérature migrante apparaît dans le champ de la littérature québécoise au cours des années 1980, au moment où le Québec devient une société caractérisée comme étant interculturelle.

L'écriture migrante, est l'une des transformations les plus visibles de la littérature québécoise des années 1980. Le terme désigne à la fois la production des écrivains immigrants et une nouvelle esthétique littéraire, essentiellement fondée sur des critères thématiques (récits de migration ou d'exil, espace identitaire, deuil de l'origine, inscription de personnages d'étrangers, etc.), mais aussi sur la présence de plusieurs langues ou de plusieurs niveaux de langue à l'intérieur du texte¹.

Régine Robin, que j'ai choisie, est une auteure originale et audacieuse au sein de ce champ particulier de la littérature migrante au Québec. D'origine juive polonaise, née en 1939 en France, elle émigre au Québec en 1977. Historienne, sociologue et linguiste, elle a publié des ouvrages d'histoire et de sociologie portant principalement sur les thèmes de l'identité, de la mémoire collective, de l'Histoire. En tant qu'écrivaine, elle a aussi publié deux fictions : *La Québécoise*² en 1983 et *L'immense fatigue des pierres* en 1996, œuvres qui portent sur l'étrangeté de l'immigrante, de non-appartenance à la société québécoise.

En particulier, son premier roman *La Québécoise* a connu un succès considérable et a incarné pendant longtemps le modèle des écrits migrants. En effet, ce roman constitue un incontournable pour l'analyse des phénomènes de l'écriture migrante et des problèmes que pose cette nouvelle posture de l'écrivain québécois depuis les années 1980.

Dans cette étude, nous allons examiner les caractéristiques de l'écriture de Régine Robin, dans son premier roman *La Québécoite*, et tenter d'expliquer en quoi ce roman est particulier et important dans le domaine de la littérature migrante au Québec.

« Autre » hybride et altérité

Le roman *La Québécoite* est une succession de trois récits de l'immigration au Québec d'une intellectuelle française d'origine juive polonaise, proche à maints égards de l'auteure elle-même. Chacun des trois récits raconte une version possible de cette migration, chacune accrochée à une histoire d'amour différente et à un quartier différent de Montréal : « orthoqrurhe à véufia », « Outremont » et « Autour du Marché Jean-Talon ». Snowdon est l'un des quartiers anglophones des premiers immigrants juifs de l'Europe de l'Est ; Outremont est un quartier représentant la bourgeoisie nationaliste, et Jean-Talon est le quartier italien correspondant à la voix populaire, voire ouvrière et militante, de son amant paraguayen.

Régine Robin a dit de son roman *La Québécoite*: « Je n'avais qu'une ambition [...], fictionnaliser l'inquiétante étrangeté que crée le choc culturel, d'autant plus grand pour moi qu'il avait lieu dans une langue commune. Comme quoi la langue commune peut être un leurre (Q, p.207). » Pour Robin, née en France, la langue ne posait pas problème après l'immigration. Cependant, même quand la langue ne change pas, le choc n'en est pas moins grand, et nous croyons que c'est le choc culturel lié à la situation d'altérité extrême de Robin qui est exprimé par la narratrice du roman.

Janet M. Paterson a dit que ce roman, tout entier axé sur le concept de l'altérité, exprime la difficile intégration d'une immigrante dans un nouveau pays et son « éternel sentiment d'être ailleurs, déracinée (Q, p.187)³. »

En effet, dans le roman, la narratrice exprime souvent ses sentiments et l'incontournable étrangeté qu'elle ressent dans la société québécoise qui les a accueillis en utilisant des termes comme: « je suis autre » ; « je ne suis pas d'ici. » ou encore :

Quelle angoisse certains après-midi – Québécoité – québécoitude – Je suis autre. Je n'appartiens pas à ce Nous si fréquemment utilisés ici – Nous autres – Vous autres –

(Q, p.53-54).

La narratrice décide donc de rédiger un roman autour d'un personnage qui, comme elle, est une immigrante française venue s'établir au Québec, pour dire l'expérience de son altérité. Le texte semble chercher à souligner le clivage identitaire de la narratrice par l'intermédiaire de son double fictif. Si la narratrice réinvente ainsi trois fois son histoire, situant son personnage dans trois différents quartiers montréalais, et la liant à trois hommes différents, c'est parce qu'elle veut mettre en relief la prégnance de l'altérité dans le récit.

En somme, nous trouvons dans ce roman *La Québécoise* un sujet du type : « Autre » hybride, sujet dont l'identité est incertaine et fragmentée. Cette expérience de l'altérité⁴, est une problématique commune dans le champ de la littérature migrante et un sujet incontournable.

Montréal, un 'no man's land'

Dans *la Québécoise*, le roman de la narratrice est construit autour de trois hypothèses de vie de la même protagoniste, une femme d'origine juive, née et élevée à Paris. Elle cherche à s'installer dans un Montréal multi-ethnique pour répondre à l'appel du Nouveau Monde et pour se forger une nouvelle identité. Or, ce nouveau milieu lui est étranger, et au début du roman, la narratrice reconnût clairement sa différence : « On ne deviendrait jamais vraiment Québécois (Q, p.37 et Q, p.54). » Nous voudrions donc ici nous interroger sur la raison de ce constat. Pourquoi le Québec serait-il un endroit où il est difficile de s'intégrer alors qu'on y parle français ?

Si Montréal est la ville de l'incontournable étrangeté pour la narratrice, c'est d'abord parce qu'elle s'attache sans arrêt à des temporalités et à des espaces différents. Nous pouvons la suivre errant dans des espaces et des temporalités divers, car pour elle, sur Montréal se greffent d'autres espaces mémoriels, en particulier Paris, mais aussi, encore plus loin dans la mémoire, Budapest et Jitomir. Or tandis que Paris, ville de l'enfance et des années de formation le lieu des souvenirs enfouis d'une enfance traumatique vécue sous l'occupation allemande, est vu comme un centre métropolitain relativement immuable, Montréal, lui, se caractérise par sa porosité.

Montréal devient donc un lieu « déréel », une ville insupportable qui évoque

toutes les autres villes. C'est une ville qui génère la représentation mémorielle d'autres lieux enfouis, soudainement ravivée par la déambulation. Mais comme les transitions spatiales n'existent pas, la narratrice erre véritablement d'un espace à un autre, réel et mémoriel, parisien et montréalais tout en faisant des détours à New York et en Pologne. Confondant le passé et le présent, l'ailleurs et l'ici ou, pour le dire autrement, errant dans ces espaces et ces temporalités divers pour raviver sa mémoire, la narratrice se retrouve dans un non-lieu, un entre-deux ou dans un « no man's land » pour reprendre ses propres mots.

En effet, il semble que le « Montréal de Robin dessine la configuration d'une autobiographie éclatée⁵ » où les mémoires s'accumulent. En décrivant Montréal, la narratrice dit : « Une trace de Shtetl, à Montréal, à New York, à peine perceptible. [...] Ville schizophrène, clivée, déchirée. (Q, p.80) » Nous pouvons également remarquer que ce roman qui met en place de façon magistrale la ville de Montréal en mentionnant avec tant de précision le nom des rues, les quartiers, les magasins, les maisons, débouche pourtant paradoxalement sur le démembrement et la fragmentation de cette ville.

L'auteure de *La Québécoite*, Régine Robin, « explore la ville par l'intermédiaire de protagonistes qui se situent dans l'entre-deux. Ses protagonistes, de passage à Montréal, à Paris, à New York ou à Jérusalem, vivent tous et toutes dans un état instable, mobile. Parfois il s'agit d'une simple opposition de deux cultures, mais plus souvent d'un tissage complexe du présent et du passé, ou du passage entre la mémoire individuelle et la mémoire collective.⁶ » Chez Robin comme souvent chez les autres écrivains migrants tel que Naïm Kattan par exemple, Montréal, ville schizophrène, clivée et déchirée, est « autre », et c'est donc toujours le lieu de l'incontournable étrangeté.

Toi perdue, à nouveau l'errance. Depuis toujours nous sommes des errants (Q, p.63).

L'identité juive

Régine Robin est en même temps une écrivaine immigrante et une écrivaine juive d'origine polonaise. Dans ses œuvres le problème de l'altérité a une relation étroite et particulière avec son identité juive ou sa judéité⁷, judéité s'entend ici dans le sens d'une manière de se sentir juif, du vécu juif. Dans *La Québécoite*, par

exemple, l'identité fragmentée de la narratrice est liée à sa mémoire juive. En effet, dans la première partie de ce roman, la narratrice renoue avec ses origines d'Europe centrale, avec le yiddish et la nourriture juive, mais ceux-ci sont transposées sur un îlot à l'étranger. C'est-à-dire que la narratrice se retrouve dans un ghetto juif de Montréal. À Snowdon les habitants évoquent sans cesse leur vie dans le pays perdu sans réussir à en faire le deuil et, surtout, sans sortir de leur ethnicité spécifique. Toutefois, ils sont incapables d'établir des liens avec la société d'accueil. On sait que l'immigrant ne peut accepter pleinement son existence dans un autre contexte culturel, s'il n'a pas terminé son travail de deuil concernant son pays d'origine.

Dans un article intitulé *Entre histoire et mémoire*⁸, Régine Robin a parlé de 'la juste mémoire', 'le devoir de mémoire, en citant Paul Ricoeur, dont elle s'est beaucoup inspirée. Elle a avoué que ce qui l'intéresse le plus parmi les théories de Paul Ricoeur, c'est celle sur la Shoah parce que la Shoah oblige à se poser le problème de la justice de mémoire, du devoir de mémoire en face de la recherche historique.

En fait, les dernières recherches de Régine Robin, par exemple *Berlin Chantiers* et *La mémoire saturée*, portent essentiellement sur la question de la mémoire en interrogeant l'expérience de la Shoah et celle de la Seconde Guerre mondiale à laquelle, du reste, son parcours est étroitement lié en raison de ses origines juives. Dans *La Québécoise*, il y avait déjà les pistes de cette même réflexion. Bien sûr, il y était question de la mémoire individuelle, mais l'insertion d'une mémoire collective n'en était pas pour autant négligée.

Parmi les multiples souvenirs, la mémoire de la déportation, du élodrome d'Hiver où ont été emprisonnés les Juifs raflés les 16 et 17 juillet 1942 semble particulièrement obsédante pour la narratrice. Cette mémoire dont il est impossible de s'échapper, essentielle à l'existence, est une mémoire individuelle et en même temps une mémoire collective.

Nous trouvons aussi l'inscription de cette judéité dans ses discours sur l'Histoire au vu de l'importance des allusions à l'Holocauste : « Serait-il possible de trouver une position dans le langage? [...] Prendre la parole. Quelle parole ? Se taire ? À nouveau l'humiliation ? Porter à nouveau l'humiliation ? Porter à nouveau l'étoile ? (Q, p.19) »

Il est d'ailleurs significatif que l'un des personnages, dans le roman de la

narratrice donne des cours d'histoire dans une université et qu'un autre personnage mis en abîme, Mortre Himmelfarb, lui aussi professeur d'histoire, fait des recherches sur la question des faux messies. Ce projet de roman qui au final avortera souligne non seulement l'aboutissement impossible de la vie en exil de la narratrice, mais il sur-détermine sa relation avec Montréal, où même les étudiants juifs ne savent rien de leur Histoire.

En effet, le vieux professeur juif asthmatique, Mortre Himmelfarb, prépare un cours sur l'un des nombreux faux messies, Sabbatai Zevi. Historien de formation, Himmelfarb évoque sans cesse la nécessité de rappeler à ses étudiants que, sans une solide connaissance de l'histoire du peuple juif, ils ne pourront comprendre ni le phénomène des faux messies, ni la mort de six millions de Juifs dans les camps de concentration allemands, ni la création de l'État d'Israël. Himmelfarb répète souvent que les étudiants n'ont « aucune mémoire historique, ne savent rien. » D'après la critique de M. Hans-Jürgen Greif, c'est là que réside le message même de *La Québécoite* : sans le rappel incessant de l'Histoire (en majuscule) dont nous sommes le produit, nous errons dans *un no man's land* sans repères identificateurs.

Mime Yente, la tante juive de ce roman avorté, est aussi une figure proche de la narratrice par sa judéité. Elle parvient comme Himmelfarbe à résister à l'errance, à lutter contre l'amnésie. C'est une mécréante, mais cette vieille femme continue cependant à réciter le cantique du sabbat et à allumer les bougies rituelles. Elle transplante avec elle ses racines qui ne tiennent quelquefois qu'à une bagatelle. Elle pense, par exemple au vieux samovar de Jitomir et à la célébration du sabbat, non par religiosité, comme elle l'explique à la narratrice agacée, mais parce que *c'est une façon de se souvenir qu'on est juif* (Q, p.132). « *la mémoire chez nous est un acte* (Q, p.137) », insiste-t-elle.

Si la relation de la narratrice avec ses amants est vouée à l'échec, c'est aussi parce qu'ils ne partagent pas la même mémoire, c'est-à-dire qu'aucun d'eux ne peut comprendre le poids de la mémoire juive

Ainsi dans ce roman « l'étrangeté et l'altérité sont directement reliées à la mémoire juive. En revanche, cette altérité transcende également la pensée et l'expérience individuelles en faisant appel à l'Histoire. L'exil et l'altérité sont dès lors placés dans le cours de l'Histoire et rattachés au sort de certaines collectivités, tel celui du peuple juif comme le rappellera fréquemment le roman *La Québécoite*⁹ »

L'écriture postmoderne

Nous allons maintenant nous pencher sur certains aspects de l'écriture de Régine Robin, en considérant la forme du texte, qui est en relation étroite avec les sujets évoqués précédemment. C'est-à-dire que nous allons examiner comment son écriture peut mettre en relation identité fragmentée et altérité.

La Québécoise commence par cette phrase : « Pas d'ordre. Ni chronologique, ni logique, ni logis. Rien qu'un désir d'écriture et cette prolifération d'existence. Fixer cette porosité du probable, cette micromémoire de l'étrangeté. [...] La nuit noire de l'exil. L'Histoire en morceaux. Fixer cette étrangeté avant qu'elle ne devienne familière (Q, p.15). »

Il n'y a aucune frontière, dans ce roman, entre la parole romanesque, autobiographique ou poétique, et les discours non littéraires. Le roman mélange plusieurs formes littéraires : des fragments de récits autobiographiques, des intertextes, des récits en abyme et des poèmes. Ce qui mérite en particulier notre attention, c'est l'intégration dans la littérature de formes résolument non littéraires, à savoir des listes de noms de commerces, des annonces publicitaires, des listes d'émission télévisées, les résultats de joutes de hockey, des slogans politiques, des reportages, etc.

SIMPSON EATON LA BAIE OGILVY HOLT RENFREW MARKS&SPENCER WOOLWORTH KRESGE... (Q, p. 18) », « Ligue Nationale, Hier Montréal à Chicago Boston à Québec Winnipeg à Rangers NY Atlanta à Vancouver ... (Q, p. 83)

Il faudra aussi remarquer que l'énonciation se situe à trois niveaux différents à l'image de la structure diégétique de l'oeuvre. Supprimant les frontières entre l'autobiographie et la fiction, le roman mélange les points de vue narratifs : la distance entre le « je/tu » et le « elle » diminue alors même que les récits s'entremêlent. Tout se passe comme si les frontières entre le réel et le fictif s'estompaient pour renforcer la pluralité et le désordre identitaire du sujet Autre. Car si le « je » narratif est non seulement un « tu », mais également un « elle », c'est pour inscrire, dans toutes ses histoires, la présence d'un sujet migrant fragmenté, déchiré, sujet multiple, à la fois réel et inventé.

Dans la citation qui suit, par exemple, la narratrice s'exprime, non pas à la première personne, mais en dialoguant avec elle-même comme avec une autre, elle passe du « tu », au « elle », c'est-à-dire de la deuxième personne à la troisième, s'éloignant donc d'elle-même.

Tu ne parleras pas. La voix muette, scellée. [...] Petite, humble, cassée, la parole immigrante, écorce de bouleau et samovar, comme une berceuse lointaine à la fois plaintive et tenace, envahissante et monotone, lancinante, têtue. Elle déraille, déroute, détone. Elle perd la boule, le nord. Elle perd ses mots [...] les articulations sont foutues. Il n'y aura pas de récit (Q.p.88).

C'est pour dire son altérité par le biais d'une énonciation éclatée : « Entre Elle, je et tu confondus pas d'ordre. [...] Ni chronologique, ni logique, ni logis (Q, p.88). » L'énonciation multiple laissera entendre les voix multiples de l'exil, celles des Autres : « Il n'y aura pas de récit tout juste une voix plurielle une voix carrefour la parole immigrante (Q, p.90). »

Il importe également de souligner l'utilisation du conditionnel dans ce roman. C'est la forme verbale sciemment utilisée par Régine Robin. Pour Hans-Jürgen Greif, l'utilisation du conditionnel « signifie une réalité autre, la possibilité d'agir sans pour autant accomplir les actes à poser, de projeter des situations, des modes de vie aussi¹⁰. »

Nous remarquons ainsi que Régine Robin a construit ce roman comme un exemple de « court-circuitage de sens », caractéristique des textes de la postmodernité, marqués par le fractionnement, l'aléatoire, le discontinu, et établissant l'incertitude comme idée de base, en inventant une forme inspirée du *patchwork*.

Robin a donné sa propre définition de la postmodernité dans son étude *Le roman mémoriel* :

[...]c'est la recherche d'un art d'innovation, d'expérimentation, anti-mimétique, [...]une sorte de retour anti-moderniste d'un type nouveau, qui s'accompagnerait d'une incorporation de traits propres à l'esthétique moderniste mais où jouerait principalement le refus du sens : contradiction, permutation, discontinuité, aléatoire, excès, court-circuitage du sens [...]¹¹.

Nous rappelons que dans son texte *Le deuil de l'origine* Régine Robin exprime sa fascination pour Romain Gary, George Perec et Kafka, notamment pour leurs écritures postmodernes et l'invention de notions telles que la « castration symbolique », et « hors-la-langue ». Notamment nous croyons que George Perec, juif d'origine polonaise comme elle et particulièrement soucieux du travail littéraire sur la forme, exerce une influence certaine sur Robin.

Au final, pour mieux mettre au jour le sujet de l'altérité, de l'« Autre » hybride, et comme l'ont montré de nombreux travaux critiques, le roman *la Québécoite* adopte aussi les formes d'une écriture hybride, foncièrement postmoderne : mélange des genres, jeux des signifiants, superpositions temporelles et spatiales, dérives urbaines, présence de l'entre-deux et du no man's land. Cette œuvre est aussi un exemple typique de l'écriture postmoderne après Auschwitz et d'une écriture migrante d'origine juive.

Conclusion

Au Québec, de nombreux écrivains migrants ont publié des romans significatifs au sujet de l'exil, de l'identité et de l'altérité en sondant les crises identitaires émanant des mouvements de migration et des déplacements socioculturels. À titre d'exemples, nous pouvons adjoindre à Régine Robin, Sergio Kokis, Ying Chen, Marco Micone, Émile Ollivier et Marie-Célie Agnant. Or parmi ces auteurs, nous pensons que les écrits de Régine Robin sont tout particulièrement avancés. C'est particulièrement le cas du roman *La Québécoite* qui est construit comme 'une fiction théorique' sur l'écriture migrante, notamment parce que ce roman incarne la théorie littéraire de l'auteur sur l'écriture migrante présentant des caractéristiques de la littérature juive et de l'écriture postmoderne.

D'autre part, nous voudrions également réfléchir sur ce qui veut dire le titre : *La Québécoite*. Ce mot est un néologisme construit par l'auteur, mais nous pouvons en déduire le sens car le suffixe, 'coi, coite' veut dire tranquille, silencieux. Nous avons donc une Québécoise coite, incapable de parole. Si la Québécoite n'est pas Québécoise, c'est peut-être parce qu'elle est privée de parole.

La parole immigrante inquiète. Elle ne sait pas poser sa voix. (...) Elle n'a pas de lieu.

Elle ne peut que désigner l'exil, l'ailleurs, le dehors. Parole vive et parole morte à la fois, parole pleine. Elle ne s'installe pas. Parole sans territoire et sans attache, elle a perdu ses couleurs et ses tonalités (Q, quatrième de couverture).

La Québécoite est alors, le prototype de la femme ou de l'homme errants dont le sort est de ne « jamais tout à fait habiter aucun pays. », de vivre éternellement l'exil et le déracinement. En effet on pourrait dire que le roman met en pleine lumière le drame de l'immigration. Comme le souligne Régine Robin dans son texte, *Cybermigrations* :

Les écrivains de la migration au Québec ou ailleurs, écrivains dont je suis, seraient alors les nouveaux nomades de notre monde fragmenté et éclaté, avec un imaginaire du la multiplicité : plusieurs langues, plusieurs passeports, des allers et retours, des diasporas, des exils plus ou moins temporaires, volontaires et involontaires, des fixations éphémères, des parcours, des itinéraires¹².

Nous sommes d'accord finalement avec la critique qui signale qu'avec l'écriture migrante de Régine Robin, nous avons aussi une écriture mutante¹³, l'écriture de hors-lieu, l'écriture de l'entre-deux, ou l'écriture du bord(Q,p.224), pour reprendre les mots de l'auteure.

(LEE Jisoon, Université Sungkyunkwan)

Notes

- 1 Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Boréal, p.561.
- 2 Régine Robin, *La Québécoite*, WYZ éditeur, 1993, abréviation : Q.
- 3 Janet M.Paterson, « L'immense fatigue de l'écriture », *Une œuvre indisciplinaire*, pul, p.167.
- 4 Wikipédia : la définition de dictionnaire de l'altérité, c'est le caractère, la qualité de ce qui est autre. C'est aussi la reconnaissance de l'autre dans sa différence, qu'elle soit ethnique, sociale, culturelle ou religieuse.
- 5 Simon Harel, « *La Québécoite* de Régine Robin : une écriture du hors-lieu », *Les passages obligés de l'écriture migrante*, XYZ éditeur, 2005, p.150.

- 6 Rosemary Chapman, « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois », *Recherches féministes*, vol.10, n°2, 1997, p.23.
- 7 Wikipédia : la définition donnée par dictionnaire de la judéité, c'est l'ensemble des critères qui construisent l'identité juive.
Albert Memmi a dit dans *Portrait d'un Juif*, publié en 1962, que la judéité, c'est le fait et la manière d'être juif.
- 8 Régine Robin, « Entre histoire et mémoire », *Le Soi et l'autre*, sous la direction de Pierre Ouellet, Presses de l'Université Laval, 2003.
- 9 Janet M.Paterson, « L'immense fatigue de l'écriture », *Ibid.*, pul, p.173.
- 10 Hans-Jürgen Greif, « D'une identité à l'autre, d'une religion à l'autre : problématiques de transculturation dans *La Québécoise* de Régine Robin », *Laval théologique et philosophique*, vol. 59, n°3, 2003, p.442.
- 11 Régine Robin, *Le roman mémoriel. De l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Montréal, Le Préambule, 1989, p. 189.
- 12 Régine Robin, *Cybermigrations, traversées fugitives*, Montréal, VLB, 2004, p.54-55.
- 13 Voir : Frédéric, Madeleine, « L'écriture mutante dans *La Québécoise* de Régine Robin », *Voix et images*, n°48, printemps 1991.